

Recherches sociographiques



André LABARRÈRE-PAULÉ, *Les laïques et la presse pédagogique au Canada français au XIXe siècle*

Jean-Paul Montminy

Volume 4, Number 2, 1963

Thèmes idéologiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055190ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055190ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Montminy, J.-P. (1963). Review of [André LABARRÈRE-PAULÉ, *Les laïques et la presse pédagogique au Canada français au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 4(2), 247–248. <https://doi.org/10.7202/055190ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1963

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

André LABARRÈRE-PAULÉ, *Les laïques et la presse pédagogique au Canada français au XIX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, xii + 185 p. (Cahiers de l'Institut d'histoire, n° 5.)

« Établir le bilan de la presse pédagogique au Canada français durant le siècle dernier, c'est d'abord constater la somme très importante des travaux spécialisés dans le domaine de l'enseignement » (p. 176). Ce bilan, M. Labarrère-Paulé nous le présente en quatre étapes qui s'étendent des années 1857 à 1900.

En 1857, P.-J.-O. Chauveau, surintendant de l'Instruction publique, fonde le *Journal de l'Instruction publique*. Organe officiel du département de l'Instruction publique, le journal s'adresse cependant à la fois aux éducateurs et à toutes les familles. Un auditoire aussi vaste impose nécessairement des chroniques très variées : pédagogie, littérature, histoire, information, culture générale, etc. Dans toutes ces questions, on s'efforcera bien de choisir ce qui a trait plus précisément à la cause de l'éducation, mais le but de Chauveau est plus large : il veut « répandre les lumières dans le peuple sur le plus grand nombre de sujets possibles » (p. 14). Dans une perspective contemporaine, nous dirions que le *Journal de l'Instruction publique* voulait faire œuvre d'éducation populaire. Partagée entre le monde spécialisé des enseignants et celui, très vaste, des Canadiens français, la publication de Chauveau ne satisfait personne.

Le 2 janvier 1864, la presse pédagogique officielle voit naître un rival : *La Semaine*. Premier journal du Canada français écrit par des instituteurs pour des instituteurs, *La Semaine* se veut un journal de revendications et de combat. Mal rétribué, combattu par des commissaires ignorants, l'instituteur est plus ou moins vu comme le paria de la société. *La Semaine* entreprend alors une campagne de presse pour revaloriser la « mission » de l'enseignant. N'est-il pas celui qui fabrique l'homme de demain (pp. 55 et suiv.) ? Les remèdes proposés sont précis : augmentation des salaires, création d'une caisse de retraite, fondation d'associations d'instituteurs, et, naturellement, un journal. Ces projets ne trouvent cependant pas d'écho auprès du personnel enseignant. De plus, *La Semaine*, dirigée par des laïques, est en butte à la suspicion du clergé : « Exprimer un jugement, c'est s'élever contre l'Autorité » (p. 72). Les chances de succès de *La Semaine* sont ainsi fortement compromises ; elle disparaît en décembre 1864.

De 1865 à 1879, le *Journal de l'Instruction publique* est de nouveau le seul journal pédagogique. Les successeurs de P.-J.-O. Chauveau à la rédaction, André-N. Montpetit, Pierre Chauveau fils, Napoléon Legendre, Oscar Dunn n'ont pas la valeur du fondateur. À part quelques bons numéros où sont discutées les grandes questions de la colonisation, des causes de l'émigration, de l'importance de l'industrialisation, etc., dans l'ensemble, la presse pédagogique officielle s'enlise. Les difficultés de la première période (1857-1864) n'ont toujours pas été résolues. Une publication à prétentions encyclopédiques ne parvient pas à se tailler un auditoire stable et défini.

Lorsque, en 1879, le *Journal de l'Instruction publique* cesse de paraître, nous assistons à une réelle libération des énergies. « À l'universalité du journal officiel succèdent — désormais — la spécialisation et la régionalisation des journaux pédagogiques privés » (p. 121). Les instituteurs sont enfin les seuls maîtres de leur presse. En conséquence, le contenu même de la presse pédagogique est mieux précisé. S'il y a quelques petites prises de bec entre l'*École primaire*, de Québec, et le *Journal de l'éducation*, de Montréal, on peut dire que chaque publication se limite de bon gré à sa sphère d'influence. Ces deux journaux sont conçus comme la suite logique de l'école normale dans son lien entre les instituteurs et leurs anciens professeurs. Instituteur de métier et devenu rédacteur en chef de l'*École primaire*, C.-J. Magnan, par exemple, imprimera à son journal un caractère nettement pratique, allié cependant à un message nationaliste et chrétien.

Bien présenté, l'ouvrage de M. Labarrère-Paulé est une mine d'informations sur la presse pédagogique du XIX^e siècle. Ce travail vient donc à point combler les lacunes

de nos connaissances sur un secteur important de l'activité intellectuelle du siècle dernier.

Les journaux pédagogiques, conclut l'auteur, « sont également le reflet de la vie du Canada français » (p. 177). C'est peut-être cet aspect qui nous laisse le plus sur notre faim. Les détails ne manquent certainement pas dans le livre de M. Labarrère-Paulé. Nous aurions aimé y lire également une analyse plus fouillée et plus développée de plusieurs thèmes ici et là suggérés.

Jean-Paul MONTMINY, O. P.

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Chanoine Lionel GROULX, *Le Canada français missionnaire. Une autre grande aventure*, Montréal, Fides, 1962, 533 p.

Dans les pages intitulées « En guise de préface », l'auteur résume ses recherches montrant que la Nouvelle-France n'est pas née d'une pensée missionnaire. Des projets commerciaux précédèrent l'esprit d'apostolat. Mais l'œuvre d'évangélisation chez les Indiens précéda elle-même l'organisation de paroisses agricoles pour les Blancs. Ainsi la France du XVII^e siècle nous a-t-elle légué le désir de convertir les païens.

M. Groulx aborde alors sa présente tâche : la propagation de la foi chrétienne par les Canadiens de langue française depuis la conquête britannique jusqu'à nos jours. D'abord dans l'est et à l'ouest de notre pays. Le premier secteur est traité très brièvement, faute d'études documentaires tant soit peu élaborées jusqu'à la relève du clergé séculier par des prêtres communautaires. Nos candidats aux grades universitaires en histoire nationale accompliraient un travail fort utile en colligeant de façon critique toutes les informations laissées par et sur les prêtres diocésains qui se consacrèrent à cet apostolat, soit à temps plein, soit pendant quatre à cinq mois chaque année.

Le domaine manitobain est présenté avec plus d'ampleur, mais on y parvient vite à l'arrivée des Oblats venus de France et au rappel détaillé de leur œuvre grandiose sur laquelle la documentation abonde. Il n'eût pas été inutile de signaler combien nos deux diocèses du Québec d'alors s'avéraient dépourvus des structures permettant, aujourd'hui, d'envoyer aux missions des prêtres séculiers qui recevront l'appui indispensable de leur diocèse pendant comme après leur apostolat au loin. Ceci vaut également pour ces prêtres pionniers qui s'en allèrent dans l'extrême-ouest, à la suite des évêques Norbert Blanchet, Magloire Blanchet et Modeste Demers. La brochure de l'abbé Z. Bolduc est d'abord un récit de voyage. L'abbé A. Langlois, avant son stage chez les Dominicains, a laissé des mémoires conservés à San Francisco. Le prêtre maskoutain J.-B. Boulet, missionnaire chez les Indiens de 1874 à 1889, reçut alors le pastorat d'un groupe de colons qu'il réussit à organiser en paroisse, mais tout en conservant la desserte de ses Indiens qu'il protégea jusqu'à la fin de sa carrière. C'est de ce même territoire que l'abbé A. Brouillet fut appelé à Washington pour diriger la section catholique au Bureau fédéral des Affaires indiennes.

Ce tableau de l'Amérique du Nord se termine par la pénétration du catholicisme en Alaska et dans l'Arctique. Puis l'auteur recense l'apostolat de nos compatriotes à travers le reste du monde selon l'ordre suivant : Asie, Océanie, Afrique, Amérique latine. En chacun de ces vastes secteurs il n'est pas tenu compte du critère d'ancienneté dans l'arrivée des divers groupements canadiens. Pour toutes nos missions, M. Groulx s'en est remis ou à la documentation de fond et forme strictement historiques ou, à défaut de celle-ci, aux textes provenant de chaque groupe missionnaire. Ce dernier cas est le plus fréquent, et avec un double résultat. De ci de là les renseignements apparaissent squelettiques, incomplets, et le docte compilateur s'en plaint avec raison. Plus souvent, il a été comblé de brochures et volumes soit de propagande, soit commémoratifs d'un vingt-cinquième anniversaire ou d'un cinquantenaire d'activités missionnaires. Leur style se fait volontiers